14 mai 2012 • 21h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 206

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Masque des 18 démons de la maladie,

Surmontés de leur maître, Maha-Kola Sanniya

Sri Lanka, avant 1899
Bois, pigments, poils
Pitt Rivers Museum, University f Oxford, Royaume Uni
Exposé en ce moment au Musée du Quai Branly
Dans le cadre de l'exposition Les Maîtres du désordre
Du 11 avril au 29 juillet 2012.

▪ LA VIE COMME ELLE VA ▪

Varité d'une œuvre

par *Pierre Stréliski*

Le Pavillon de Flore

C'est peut-être le tableau le plus célèbre du monde. C'est en tout cas ce qu'en dit l'écrivain **Pierre Michon** — « ***Le grand Comité de l'An II siégeant dans le pavillon de l'Égalité*** », plus communément appelé « ***Les Onze*** », de **François-Élie Corentin de la Marche**. Il trône au Louvre dans la salle carrée du Pavillon de Flore, seul dans cette salle, protégé par une vitre blindée, au bout d'une antichambre où des notices explicatives sur les murs latéraux racontent l'histoire de ce tableau et l'histoire de ce peintre, né à Checy au bord du bief de Combeux, sur la rive gauche de la Loire, juste après Orléans, à côté du lieu-dit *La patache* sur une petite île de sable et de vase.

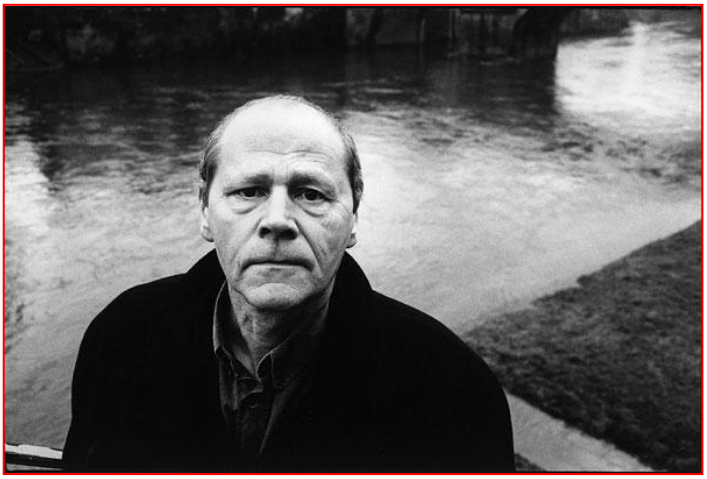
Ce fut un petit écrivain du siècle des Lumières et ce fut un grand peintre de la révolution, grand comme Tiepolo le père, Giambattista Tiepolo, auquel il emprunta ce qu'il appelle « l'exultation du petit moment irréversible » (p. 22), où le geste peint la ligne exacte qui convient dans la couleur qu'il faut, sans qu'il ne soit jamais question de retouches ou de repentirs. Corentin c'est le peintre de l'instant, de la précision sans emphase, c'est l'apogée du moment qui décline avant de disparaître, comme Venise va disparaître avec le fils de Giambattista. Et Corentin apparaît au moment inouï où la Révolution se fait et il va peindre cela : le choc de ce qui ne bouge pas — ce sont ces paysages immobiles où la Loire prend son temps et dédaigne les levées que son grand-père a construites pour l'endiguer — et de ce qui fait irruption, saccage l'Ordre, dans une beauté que les surréalistes qualifieront de convulsive.

On le dit « de la lignée des Giotto, Léonard, Rembrandt, Goya, Van Gogh » (p. 65). Pourtant rien ne le prédestinait à une telle gloire. Son grand-père était ingénieur des turcies de la Loire et il fut élevé par sa grand-mère et sa mère, « deux robes dont je fus l'unique objet », écrit-il, ajoutant : « Elles m'ont tué d'amour », et grandit sans rival après la mort de son grand-père et le départ de son père parti « s'essayer » à Paris.

Sa chance, le *kaïros*, fut que l'un des membres du Comité de Salut Public, Collot d'Herbois, lui commanda, pour des raisons douteuses de peindre un tableau représentant en pied et en gloire les onze membres de ce comité. C'était le 5 janvier 1794, le 16 Nivôse an II, une nuit où il gelait à pierre fendre, dans une ambiance de complot sous la Convention et au début de la Terreur. On donna quinze jours à Corentin pour peindre le tableau, en secret, et une forte somme en or, un tiers à la commande, le solde à la livraison.

Géricault a peint en 1824 une toile, restée inachevée, de cette nuit fameuse. Son esquisse — « *Corentin en Ventôse reçoit l'ordre de peindre Les Onze* » — se trouve au musée de Montargis.
Le tableau de Corentin, une grande toile de quatre mètres sur trois, est une œuvre puissante. On a demandé au peintre de mettre en avant Saint-Just et Robespierre et de moins éclairer les neuf autres personnages. L'effet est saisissant. Michelet dit qu'il a failli s'évanouir la première fois où il a vu le tableau. Quant à Pierre Michon, il qualifie Corentin de « Tiepolo de la Terreur », qui a immortalisé ainsi onze tueurs du Roi, onze parricides, comme on appelait au XVIIIe siècle les régicides, et

constate que « le tableau le plus célèbre du monde a été commandé par la lie de la terre avec les plus mauvaises intentions du monde » (p. 108).



Ce tableau n'existe pas. Il est l'invention de Pierre Michon, écrivain français né dans le Limousin, à Chatelus-le-Marchaix, non loin de la Creuse. *Les Onze* existe, c'est son livre, son œuvre, son trésor, où il invente son héros et son tableau. L'Histoire, elle, dans laquelle s'inscrit son récit est d'une vérité troublante, décrite avec une précision somptueuse et un souci inouï du détail. **Dans *Les Onze*, tout est vrai sauf l'histoire qui nous est contée : le réel s'atteint ainsi *via* un semblant, une fiction, une « varité »**. Le livre a été couronné par le Grand prix de l'Académie française en 2009.

Écrire la vie d'un homme et de son œuvre sert ici un projet immodeste et simple : **les derniers mots du livre sont pour dire qu'il s'agissait de traiter de ce mystère du goût des hommes pour représenter quelque chose. « *Les Onze,* c'est Lascaux », écrit Pierre Michon**. C'est-à-dire qu'en somme toute œuvre reprend cette tentative initiale des peintres rupestres : arrêter l'Histoire à son nom, à l'instant où l'on vit.
Le père, fût-il le roi de France, a beau te nommer, te dire qui tu es et où tu es, tu veux exister toi et ton corps, toi et ta propre histoire, et te libérer des contraintes des lois de cette histoire, par une action singulière : exister.

La psychanalyse ne parle que de cela, de ce que Jacques-Alain Miller appelle si joliment, dans le passage très commenté de son article introductif au congrès de Tel-Aviv « Lire un symptôme », « **le choc pur du langage sur le corps** » (*Mental*, n° 26). C'est la définition qu'il donne du symptôme, reprenant l'expression de Lacan dans le *Séminaire Livre XXIII* : « **Le symptôme, c'est un événement de corps** » (p. 569). C'est donc un phénomène, un traumatisme, qui devient événement de se « *langagiser* », pourrait-on dire en construisant un néologisme proche de celui de Lacan de « *se corpsifier* ».
Ce choc, il est premièrement une assomption, une « naissance du Je ». Cette rencontre avec le langage délivre un sens qui s'épuise à ne pas cesser, à se « réitérer », dit Miller, à chaque nouvelle rencontre où miroite et se réfléchit la

perspective infinie de ce qui a chiffré le sens de votre existence et où pourtant « le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe » (« Proposition d'Octobre 67 »).
Cette rencontre va aussi faire le lit de ce que l'on appelle le fantasme. **Lui, vous fera prendre vos vessies pour des lanternes, mais finalement ce seront ces vessies du fantasme qui serviront de lanterne au sujet pour exister**. On reste là dans le marigot de l'Oedipe, dans l'illusion du sens.
Mais il peut y avoir aussi, **comme chez *Arthur Gordon Pym*** que sa singulière boussole entraîne toujours plus vers le sud, **une bascule ou au moins une vacillation du sens**. Borges tenait les dernières pages de ce roman comme parmi les plus belles de la littérature, quand le héros guidé par un cri qui lui donne l'insensé de son nom s'abouche à un rideau blanc qui est aussi un gouffre où l'attend « une créature de la blancheur parfaite de la neige ».
Or, cette menace du réel que prétendrait « traverser le fantasme », elle n'est pas tant menace que possibilité de nouage, autrement biscornu, du réel de l'imaginaire et du symbolique. Il convient qu'il y ait quelque chose qui ne soit pas un géant blanc mais une petite trouvaille que vous connaissiez déjà, avec laquelle pactiser.

Voilà le nouage que réussit le symptôme — ou le sinthome — quand il se fait écriture, quand, comme le signale Lacan à propos de Joyce, « quelque chose cesse *virgule* de s'écrire », quand la castration, qui aurait eu à être ce « cesse de s'écrire » de la pulsion jouissante qui ne cesse pas, qui ne file qu'une métonymie sans fin, quand « l'itération addictive » répète indéfiniment le moment inattendu. Alors quelque chose qui s'écrit — c'est-à-dire quelque chose qui est fait avec du symbolique, avec des lettres qui autorisent et sont porteuses d'une signification, quelque chose qui est fait avec du signifiant — peut tracer une configuration nouvelle dans le hors sens du paysage où la scène se jouait. Pensez par exemple à la marque du pas de Vendredi aperçu par Robinson Crusoé, qui va changer son destin d'exilé. Pensez au livre de Pierre Michon.

Dans *Les Onze*, Pierre Michon écrit qu'« il y eut des écrivains qui commençaient à dire et sûrement à penser que l'écrivain servait à quelque chose » (p. 47). Il nomme là **les écrivains des Lumières qui « ne voulaient plus être commis aux jouissances des rois » mais faire « lever par la Raison la pâte humaine universelle »**.
Disons que ce moment de l'Histoire dure toujours. Peut-être s'agit-il moins de

Raison et de levain mais il s'agit encore de ce nouage dont parle Lacan qui paradoxalement ne délivre aucun sens hors celui de la création.
Pierre Michon est de ces auteurs qui servent. Il sert d'abord un style inouï — lui qui se reproche « l'irréparable tournant de sa crétinerie lyrique » (*Vies minuscules*, p. 119), témoigne pourtant de l'éblouissement « quand vous avez bien en main les grandes cymbales et de les savoir heurter » (*Rimbaud le fils*, p. 50), il sait que « **rien ne triomphe ni la langue ni vous (et que) vos vers (sont) impuissants à traduire ce que vous êtes, ce vide souffrant qui est en vous** » (*id*. p. 42).
Pierre Michon sert donc le psychanalyste qui prendra à le lire la mesure de ce qu'il n'est pas « poâtassez ». Son éthique sans espoir mais vertueuse, son exigence infinie et simple nous enseignent ce que c'est qu'**une vie orientée par le sinthome et visant le Réel.**
Les Onze réalise ce tour de force de créer avec le nouage d'une fiction et d'une histoire vraie, au-delà du mirage de la vérité historique, une figure nécessaire, symptomatique : Corentin, mais aussi Pierre Michon comme auteur, et vous, moi, les peintres de Lascaux, nous tous qui inventons nos vies pour qu'elles soient supportables.

PÉTITION INTERNATIONALE
POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant
(Université populaire Jacques-Lacan)

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr
>>Depuis le 16 février,
jour de la mise en ligne de la pétition,
11682 signatures ont été déjà recueillies.

LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

▪ CLINIQUE ▪

Les leçons de Lisa

par *Nelly Pichaud*

Invité à travailler avec l'équipe du SESSAD, nous avons fait la connaissance de Lisa à travers « l'hospitalité attentive » que lui offrent Nelly Pichaud et ses collègues. Lisa nous a enseigné comment elle a pu « s'appareiller » du corps de Nelly par le canal du regard de façon à faire passer dans la langue commune partagée la perplexité où elle se trouve quant à son corps. C'est l'une des leçons de Lisa.
Daniel Roy

Lisa, 15 ans, est scolarisée en ULIS et est suivie par le SESSAD où j'interviens en tant que psychomotricienne depuis deux ans.
Elle a de réelles compétences scolaires mais est embarrassée avec la question du sens. Devant ce qu'elle nous montre de ses difficultés, nous avons pensé qu'il serait intéressant de lui proposer un travail en psychomotricité. Par ailleurs, elle rencontre aussi chaque semaine ma collègue éducatrice, selon plusieurs modalités : seule, avec les élèves de sa classe à la cantine ou avec d'autres jeunes du SESSAD.

Deux corps étrangers en présence

Lors de notre première rencontre, Lisa apparaît angoissée. Elle est très raide, ses deux mains accrochées l'une à l'autre, le regard fixé droit devant elle. Elle reste immobile, silencieuse, figée ou bien se balançant d'avant en arrière. Elle regarde sa montre à plusieurs reprises, c'est sa bouée. J'ai pourtant envie de faire le pari qu'une rencontre peut se produire dans ce temps mais comment faire face au silence et à l'angoisse de Lisa ?
Je lui propose de découvrir la salle, les objets qui s'y trouvent pour voir ce qui pourrait l'intéresser, étant moi-même dans l'idée que nous pouvons peut-être faire quelque chose ensemble.

Premiers déplacements

Lisa commence à se déplacer. Je me déplace aussi dans la salle pour soutenir son exploration de l'espace. Elle semble confrontée à une situation angoissante pour elle. Je la vois esquisser un geste, prendre un objet, le reposer. Je pense alors au vide qui peut-être l'habite mais aussi au risque de prendre les choses en main et d'être moi-même « trop ». La juste attitude n'est pas facile à trouver. En tous cas, je prends le parti de ne pas trop remplir le silence qui s'installe souvent. Je remarque que, pendant ces moments, Lisa s'étire, baille.

L'énigme dans le réel

Lisa me surprend quand, tout à coup, devant le placard, elle me questionne : « C'est quoi, là derrière ? » À plusieurs autres reprises, elle me montre que l'objet convoité n'est pas le plus proche, le premier venu, mais qu'elle peut saisir, éventuellement, un objet moins accessible. Il semble alors s'agir d'un choix de sa part.

Alternance

Lisa manifeste très peu d'affects. Parfois, mes paroles réapparaissent dans sa bouche, en écholalies et m'amènent à me faire plus silencieuse car je fais l'hypothèse que le « trop d'autre » est là… Si j'introduis trop de « faire semblant », elle se fige, angoissée. Parfois apparaît un rictus de sourire sur son visage, mais ce n'est là que le masque du sourire sans l'affect qui va avec. Le jeu *Puissance 4* la rend souriante et détendue. Sa posture se modifie alors radicalement et Lisa s'affale au sol, de façon presque impudique.

Petits grains de sable

Lors de nos déplacements pour nous rendre à la salle de psychomotricité, je remarque sa façon très particulière de déambuler : elle marche très rapidement, très près de moi. Elle ne touche aucune porte ni pour les ouvrir - semblant attendre que je le fasse -, ni pour les refermer, ni pour les retenir de se refermer devant moi quand je marche derrière elle.

Cela me laisse perplexe. On dirait qu'elle est seule dans un espace sans limite, sans borne, non fermé et en même temps, c'est comme si elle attendait tout de moi.

Je prends alors position de plusieurs façons : je refuse d'ouvrir les portes à sa place, je referme la porte de la salle derrière nous quand nous y entrons et je me plains quand elle referme la porte devant moi.

Elle sourit et consent à faire autrement, d'une séance sur l'autre.

Points d'appui : le « faire pareil »

Dans la salle, Lisa vient souvent s'installer près de moi, assise sur le même tapis.
Cette proximité paraît rassurante et Lisa se détend corporellement. Elle s'étire, laisse porter sa tête sur mon épaule. La distance s'en trouve un peu régulée. Elle expérimente avec plaisir des jeux de portage. Je lui propose aussi des jeux nécessitant qu'elle mobilise sa force.
Mais tout se complique lorsque je lui propose de se construire chacune une cabane, introduisant par là-même la question d'un espace pour chacune : m'ayant perdue de vue, Lisa ne peut pas s'empêcher de venir voir dans ma maison.
Elle indique qu'elle veut continuer de me voir pour « faire pareil » et qu'elle veut regarder par la fenêtre et non par la porte comme je le lui indique.
Plus je proteste, plus elle jubile et continue. Cela me rappelle les propos de sa maman décrivant ce qui la rend parfois insupportable aux yeux des autres qu'elle imite ou de ses frères et sœurs quand elle « squatte » leur chambre. Elle est alors débordée d'une excitation qu'il est difficile de stopper.
Lorsque je propose de venir dans sa cabane, elle consent mais me presse de repartir chez moi. Je fais alors l'hypothèse qu'il s'agit peut-être pour elle, non pas d'être avec ou près de moi, mais plutôt de *me voir en train de faire* pour pouvoir faire elle aussi.
Comment comprendre ce qui lui est insupportable quand l'autre n'est plus sous son regard et comment l'aider à limiter son excitation ?
Je ne consens pas forcément à cette nécessité pour elle de voir : alors que nous sommes face à face au bureau, je lui interdis de regarder ce que je viens d'écrire sur ma feuille et lui indique qu'elle a un livre pour elle. En retour sans doute, elle me dit fermement non quand je lui propose de me parler de ce qu'elle a lu.

L'accessoire, c'est essentiel !

Elle ne connaît que peu de choses d'elle-même : sa pointure, sa taille. Elle dit : « maman elle sait ». Lors d'un entretien avec sa maman, celle-ci se dit soucieuse de l'image que donne sa fille mais constate que les objets « de jeune fille », achetés pour elle, ne sont que peu investis par Lisa. Pourtant, Lisa me fait, presque à chaque séance remarquer qu'elle a oublié sa montre, ses lunettes ou bien m'énumère la liste de ses objets - collier, boucles d'oreilles, sac - mais sans aucun affect apparent.
Je suis étonnée, quand, lors d'une séance, Lisa attire mon attention: « Regarde, j'ai un collier de bonbons !» Cet objet, qu'elle porte sur elle et qu'elle peut en même

temps manger semble bien trouvé pour lier ensemble les dons de sa mère et l'objet oral si délicat pour elle. Je repense à ce que sa maman racontait de son rapport à la nourriture en disant que Lisa mangeait salement, engouffrait, comme si elle était toute seule avec sa nourriture.

Avoir un corps

Je remarque qu'elle peut désormais se mettre à évoquer des sentiments ou des sensations qui lui sont propres à partir de mes énoncés, souvenirs, sensations, affects quand j'expérimente à côté d'elle, quand je me parle à moi-même ou lui parle mais sans rien lui demander.

Je l'entends ainsi parler d'un souvenir et des affects qui y sont reliés - un jour, alors qu'elle était sur une balançoire, les élèves de sa classe lui ont dit qu'elle était toute blanche et elle n'a pas du tout aimé ça -, d'un cauchemar - des sandwichs au poisson pas bons, qu'elle mange quand même et recrache ensuite -, de ses ressentis corporels, agréables ou désagréables.

Elle me questionne sur ce qu'est une émotion : « Pleurer, c'est une émotion ? »

Elle m'interroge sur l'expression « mal au cœur » que je viens d'employer.

Elle fait là aussi preuve d'une certaine curiosité quand elle se balance dans le hamac, poussée par moi et demande : « Essaie fort pour voir » et me dit ce qu'elle préfère. Puis, subitement, elle semble comme décrochée, de moi, de ses sensations. Tout s'arrête et de nouveau le silence s'installe.

Il semble bien y avoir des conditions pour que Lisa puisse avoir un corps et le ressentir. Et à certains moments, cela n'est plus possible pour elle.

Les conditions de Lisa

En tous cas, elle semble avoir absolument besoin de passer par un autre qui fasse ou qui dise, sur lequel prendre appui pour devenir un peu vivante elle-même. C'est à nous de trouver les modalités pour la soutenir dans cette entreprise sans consentir à un collage dans lequel elle disparaît elle-même.

Lors des dernières séances, Lisa se montre plus déterminée et s'adresse à moi. J'ai retenu quelques énoncés émergeant de moments de silence : « J'en ai marre de bailler », « Je veux que tu viennes jouer avec moi », « J'adore ce jeu : deviner qui on touche », « Dis-moi un truc drôle ». Cette prise de parole contraste avec les écholalies et les « je sais pas » habituels.

Petit à petit, et à certaines conditions, nous devenons des interlocuteurs pour Lisa, qui je l'espère continuera à pouvoir se servir de nous…

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

◎présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

◎diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

◎conseiller jacques-alain miller

◎rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

◎pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

◎membres de la rédaction : chroniqueurs, bertrand lahutte & marion outrebon lacanquotidien.fr, armelle gaydon la revue de presse

◎designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

◎technique mark francboizel & family & olivier ripoll

◎lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

◎médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

◎ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

◎pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

◎amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

◎secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

◎EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •